

Intérêt d'une approche sémio-pragmatique peircienne pour une méthodologie analytique en recherche qualitative

Agnes Oude Engberink, Master II

Université de Montpellier 1 - France

Martine Arino, Docteure

Laboratoire Epsilon, Université de Perpignan Via Domitia - France

Brigitte Julia, Docteure

Laboratoire Epsilon - France

Gérard Bourrel, Ph.D.

Université Montpellier 1 - France

Résumé

Dans cet article, nous nous intéressons à l'approche phénoménologique des phénomènes humains pour en comprendre le sens à partir d'un matériau textuel. L'objectif de notre méthode est de faire émerger l'essence des phénomènes à partir de l'analyse de l'expérience vécue inscrite dans les textes. Le texte est donc considéré, non comme un objet fini, fermé sur lui-même, mais comme un support vivant, contingent, d'une expérience singulière qu'il va s'agir de faire émerger. D'abord une attitude d'ouverture au monde d'un sujet singulier, l'approche phénoménologique gagne à se ressourcer à d'autres disciplines dès que l'on porte son regard vers son application. Dans cette perspective, nous avons tenté de montrer comment le dépassement de la phénoménologie première et de l'évidence sensible par la sémio-pragmatique de Peirce et des théories de la communication sociale, prenant en compte l'ensemble des éléments signifiants, textuels et contextuels, confère à cette démarche, une validité interne réflexive intersubjectivement.

Mots clés

TEXTE, PHÉNOMÉNOLOGIE, EXPÉRIENCE VÉCUE, CATÉGORISATION, SÉMIO-PRAGMATIQUE, COMMUNICATION SOCIALE

Introduction et problématisation

Ce présent article a fait l'objet d'une communication lors du 3^e colloque du Réseau international de recherche qualitative, « du singulier à l'universel », qui s'est tenu à Montpellier le 9-10 juin 2011. Il a l'originalité d'avoir été écrit à quatre mains d'horizons disciplinaires différents, la linguistique, la sociologie, les sciences de l'éducation, la médecine, mais avec un tronc commun épistémologique : la sémiotique de Peirce. Notre travail s'inscrit dans une approche compréhensive de type phénoménologique en nous attachant plus particulièrement au chemin méthodologique qui conduit du singulier à l'universel, ou, pour l'exprimer autrement, des données à la théorie, ou encore de l'évidence sensible aux énoncés conceptuels. Notre but est l'exploration des différentes étapes de ce parcours, avec la volonté d'analyser « pas-à-pas » le contenu de textes recueillis à partir de *verbatim* après enregistrement audio. La finalité étant de faire émerger l'essence phénoménale, la théorie inscrite « en profondeur » dans les textes étudiés rendant compte de l'expérience du sujet. Or l'approche phénoménologique n'est pas une démarche univoque, l'on peut parler de phénoménologies au pluriel, tant cette approche s'est greffée sur des disciplines diverses pour devenir par exemple, psycho-phénoménologie, anthropo-phénoménologie, phénoménologie existentielle. La principale raison en est que l'étape phénoménologique est la première étape de toute démarche scientifique, elle est un « commencement »; certains la nomment pré-réfléchie, ante-prédicative, pré-linguistique, signifiant qu'elle précède un moment réflexif expérientiel, existentiel, mettant en œuvre l'historicité, les connaissances sédimentées, la remémoration de l'expérience antérieure des vécus singuliers que Peirce appelle *l'expérience collatérale* (Bergman, 2009). Au début, il y a l'attitude empathique, une posture d'ouverture au monde par une saisie de l'évidence sensible « telle quelle se manifeste », en mettant entre parenthèses tous les préjugés que déclenche tout acte perceptif (*l'époché* de Husserl) (Husserl, 2003) comme peut l'être aussi la lecture d'un texte. Cependant, si l'on confronte notre analyse à d'autres méthodologies intégrant l'approche phénoménologique, comme la *grounded theory* (Paillé & Mucchielli, 2003), on se rend compte que les premières étapes méthodologiques sont communes : lectures du *verbatim*, découpage en unité de sens, identification des thèmes, démarche de catégorisation, les intègrent toutes. C'est à partir du processus de catégorisation que les différences peuvent se faire jour, car il met en jeu l'expérience du chercheur et sa sensibilité théorique dans sa capacité à *voir* ce que contient le texte, dans sa capacité réflexive lors de « va-et-vient » incessants entre son questionnement phénoménologique, le matériau, et sa capacité à mettre en lien pour catégoriser, généraliser ou théoriser dans la production du sens. C'est le travail du phénoménologue.

Nous avons voulu savoir si la transformation sémio-pragmatique à partir des théories de Peirce, en introduisant un **moment formel** dans l'analyse à partir de l'utilisation des catégories universelles de Peirce et de sa théorie des signes (Marty, 1990), permettait le dépassement de la phénoménologie dans la restitution du sens. Dans la description phénoménologique de l'expérience, l'approche sémio-pragmatique prend en compte tous les éléments de signification *hic et nunc* inscrits dans le matériau de recherche (le texte) en relevant tous les *indices*, qu'ils soient linguistiques ou extralinguistiques, contextuels, en s'attachant à leur portée de communication sociale (le lieu, le moment, l'identité des acteurs...). Par le fait des catégories universelles *a priori*, outil de hiérarchisation des unités de sens caractérisées selon une *logique des relations*, cette méthode a l'ambition de combiner la description phénoménologique, avec une méthode d'ordonnement logique des catégories obtenues pour faire émerger l'essence du phénomène. Ces deux opérations de « description » et de « mise en ordre » sont les opérations de base nécessaires à une recherche qualitative. Notre article comprendra trois sections. 1) Nous exposerons tout d'abord le cadre théorique en précisant les concepts principaux : le paradigme compréhensif, l'attitude phénoménologique, la conception sémio-pragmatique, l'approche contextuelle, l'expérience collatérale. 2) Nous aborderons ensuite la méthodologie « pas-à-pas » en disséquant les différentes étapes de l'analyse. 3) Nous donnerons un exemple d'analyse sémio-pragmatique à partir d'un extrait de *verbatim*. Et enfin, nous discuterons l'intérêt et les limites.

Une méthode phénoménologique sémio-pragmatique : cadre théorique

Paradigme compréhensif

Par paradigme (Kuhn, 1983), nous entendons un référentiel scientifique permettant de rendre intelligible le phénomène étudié, en l'occurrence l'expérience d'un groupe de parole de soignants dans une unité de soins palliatifs.

Le paradigme compréhensif que nous avons choisi, utilise l'attitude phénoménologique en s'efforçant d'explicitier tout ce qui fait sens (fait signe) dans l'expérience subjective en cherchant à appréhender les vécus de la conscience, leur expression langagière, et les contextes d'énonciation.

Selon Depraz (2006)

(...) Pour commencer à pratiquer la phénoménologie, il s'agit d'abord de considérer le texte non comme un objet clos sur lui-même et auto-finalisé, mais comme le support provisoire,

contingent et incarné d'une expérience qui est prioritairement déterminante et qu'il va s'agir de faire émerger pour elle-même (p. 5).

C'est donc l'exploration de cette expérience vécue inscrite dans le texte qui est l'objet de notre travail.

Une attitude phénoménologique

Cette attitude concerne la **disposition** de l'esprit du chercheur face à l'Autre en tant qu'« être au monde » exposé à une expérience singulière inscrite dans le texte, regardé comme un matériau vivant. Cette attitude s'apparente à la compréhension empathique de Rogers (2005) et à ses concepts de congruence et d'attention positive inconditionnelle. Toute interprétation est par essence, fermeture des possibilités autres de compréhension, et il vaut mieux retarder optimalement ce moment. L'attitude phénoménologique est d'abord une attitude de réceptivité, d'ouverture au monde, au champ des possibles, dans lequel le « regard phénoménologique » a toute son importance laissant place à la découverte. Ce qui veut dire que le chercheur phénoménologue doit avoir avec le texte la même relation, la même attitude empathique que celle qu'il aurait avec un *alter ego*. Pour Depraz (2006), l'activité principale du phénoménologue est bien de lire les textes, de réfléchir sur eux et de décrire ce qu'ils contiennent.

Les questions que doit donc se poser le chercheur à ce moment de l'enregistrement sont : comment consigner le plus fidèlement possible « tout ce qui se dit », « comment ça se dit » et « à quel moment? ».

Cette attitude exige des conditions de mise en œuvre qui font appel à *l'intentionnalité* de Husserl (2003), qui est cette *tension vers* l'Autre « tel qu'il se manifeste » en tant qu'altérité, cette attention inconditionnelle pour saisir les moindres détails. En même temps, le chercheur doit prendre en compte l'ensemble des connaissances préalables qui entourent la communication sociale intersubjective présidant au texte (ce que l'on sait comme *déjà-là*), comme les situations d'énonciation, l'intersubjectivité des acteurs, les contextes.

En pratique on peut considérer cette attitude en deux temps :

1. D'abord une saisie du texte tel qu'il se manifeste, tel qu'il apparaît, un peu comme lorsque l'on regarde un tableau de peinture : on prend d'abord *un certain recul*, et on se laisse imprégner par ce qu'il dégage, sa forme, ses couleurs, son agencement, « ce qui saute aux yeux » dirait Peirce en s'interdisant de trop s'en approcher pour ne pas perdre l'importance de ce premier coup d'œil (*glance*). Ce moment s'apparente

à la réduction phénoménologique (*epoché*). C'est aussi le temps de « l'immédiateté », de la « présenteté ».

2. Le deuxième temps de cette attitude, est un mouvement de *tension vers* le texte pour tenter de le comprendre : « qu'est-ce que je comprends de ce texte? Qu'est-ce qui est dit exactement dans ce texte qui me renvoie à l'expérience du sujet? Comment je peux m'y inscrire en imagination? Comment ce qui y est dit me renvoie-t-il à mon expérience propre de telle manière que je puisse mieux le comprendre? » sont les interrogations qui formalisent cette attitude phénoménologique à la base de la description.

C'est ainsi, dans ce processus cognitif dynamique du processus de catégorisation, que la description phénoménologique de l'expérience du sujet se construit. Décrire à partir du texte intègre donc ces deux moments intuitif et réflexif, Husserl ayant souligné lui-même la nécessaire confrontation entre intuition et signification.

Conception sémio-pragmatique

Le tournant pragmatique

Le dépassement de la phénoménologie par la pragmatique, appelé « transformation pragmatiste » par Depraz (2006) ou « tournant herméneutico-pragmatique » par Appel (1991) relie selon cet auteur, la phénoménologie transcendantale et une pragmatique transcendantale. Pour Apel cette fusion intègre le fait que la précompréhension des textes doit tenir compte aussi des présuppositions pragmatiques qu'il faut chercher dans le *langage* et dans le rapport à la *contextualité*. Selon lui cette fusion s'accomplit dans une sémiotique transcendantale inspirée par Peirce. C'est ce qui nous conduit à la dénomination de la méthode sous l'appellation de « phénoménologie pragmatique (ou sémiopragmatique) ».

Le temps sémio-pragmatique constitue une véritable *enquête sémiotique dynamique (sémiosis)* (Peirce, 1978, p. 126) par laquelle le regard du chercheur se focalise sur les éléments signifiants du texte.

Il est constitué de deux opérations simultanées : 1) prendre note de tous les détails du texte en discriminant dans ce que l'on voit le « trait pertinent » pour l'objet de notre recherche : c'est le moment où « les détails deviennent des indices » ; 2) faire appel à une sémiotique du langage en prenant en compte dans le texte les signes linguistiques, en se référant aux éléments de contextualité sur les bases de sémiotique situationnelle et de communication sociale intersubjective (Mucchielli, 2007). Cette méthode pragmatique met en oeuvre l'assemblage de tous ces éléments phénoménologiques pour faire

émerger dans un mouvement d'abstraction généralisante, une catégorie conceptuelle, voire une théorie.

Caractérisation des catégories

Peirce désigne les catégories phénoménologiques à l'aide des nombres : un, deux, trois. Il s'agit de la priméité (1), *firstness*, la secondéité (2), *secondness*, ou la tiercéité (3), *thirdness*. Il considère que trois catégories sont nécessaires et suffisantes pour décrire les différents « modes d'être » de la pensée considérée comme un signe; il les considère comme les trois « univers de l'expérience » (Peirce, 2002, p. 285).

Les catégories universelles : Priméité, Secondéité, Tiercéité. La priméité est la qualité, le sentiment spontané, l'apparence, la chose en soi, les multiples possibles, l'indéterminé. La priméité correspond à **la vie émotionnelle, au sensible.**

La secondéité est l'effort, les manifestations d'existence en réaction à d'autres existants, de l'action de l'antécédent sur le conséquent, du fait accompli et de l'événement, du temps passé et de la causalité, de l'expérience, de la comparaison et de la relation. C'est globalement la catégorie de l'interaction, de la réflexivité, du choc des rencontres avec l'Autre, de la rencontre avec soi (dans le devenir-conscient) et entre soi-même et le monde. La secondéité correspond à **la vie pratique, expérientielle.**

La tiercéité est celle de la médiation par laquelle la comparaison est possible, de l'unification de la diversité dans le jugement, dans la convention sociale, de la nécessité, de la règle de conduite, du futur dans ce qu'il a de déterminable (prédiction). La tiercéité correspond à **la vie intellectuelle et de l'institution.**

Hiérarchie des catégories. Ces catégories s'organisent selon une architecture logique à partir des relations qu'elles entretiennent entre elles : 3, présuppose 2, qui présuppose 1; 2 présuppose 1. Dans la présentation des résultats, on formalise un tableau en trois colonnes (Qualité (1), Faits (2), Lois (3) dans lequel nous reprenons les catégories appliquées au texte en les hiérarchisant avec les flèches pour montrer le rapport de subordination.

L'approche contextuelle

L'esprit procède toujours par contextualisation pour trouver les significations des choses. Aucun phénomène ne peut exister en « lui-même ». Il est toujours dans un monde contextualisé. Le chercheur doit mettre en relation les différents éléments du texte (les mots, le style, les ponctuations, les actes) et les éléments des divers contextes, s'il veut aboutir à des conclusions cohérentes. La catégorisation ne peut pas se faire sans tenir compte des contextes

d'énonciation déterminant le sens et de la systémique des échanges dans la mesure où celle-ci génère un « vécu collectif » (Mucchielli, 2007). Mucchielli a décrit sept types de contextes : « spatial, temporel, physique et sensoriel, les positions respectives des acteurs, le contexte relationnel social immédiat, culturel, expressif des identités » (Arino, 2007, p. 77).

À partir de cette liste et dans un souci de cohérence phénoménologique, nous avons identifié trois grandes classes de contextes qui correspondent aux trois catégories phénoménologiques des catégories universelles de Peirce.

1. Contexte des normes culturelles, statuts et rôles identitaires : la tiercéité

Ici, il s'agit d'un groupe de parole de soignants en soins palliatifs. Le groupe social est composé d'individus avec des identités particulières leur conférant des statuts et des rôles professionnels différents : Docteur H., un docteur, Mo, une psychologue, Karen, Françoise et Noémie, trois infirmières, Colette et Danielle, deux aides soignantes, Béa, une cadre infirmière. Il est important de noter que c'est ainsi que les différents protagonistes ont été dénommés par l'observateur-chercheur dans la transcription du texte.

Le statut professionnel induit des rôles sociaux et donne à chacun une place particulière qu'il occupe dans l'échange; il est important au moment de l'analyse de tenir compte des statuts et des rôles de chacun pour bien comprendre « ce qui est dit, comment et pourquoi c'est dit ». Dans lequel ce qui est dit prend un sens par rapport à ce que l'on attend des acteurs en présence.

Ce contexte de référence aux normes et règles collectivement partagées induit de façon inférentielle que ce qui est dit individuellement fait sens par rapport à ces normes co-construites au cours de l'échange. Il s'agit du contexte des « allant de soi » de la vie quotidienne.

2. Le positionnement des acteurs dans l'interaction ici et maintenant (espace-temps) : la secondéité

Où et quand se passe le groupe de parole? Ce contexte correspond au cadre « immédiat », en acte, dans lequel la situation de communication se joue. Cette logique sociale dans l'interaction a une portée phénoménologique fondée sur une sémiotique des échanges.

Par exemple, le docteur est celui qui prend l'initiative de l'échange, qui énonce les normes, les règles et qui reformule ce qui est dit en faisant la synthèse. Béa, est une médiatrice-intermédiaire du discours entre son équipe « les filles » et le docteur H. « On peut parler... sinon... Les filles m'ont parlé de... ». Porte-parole de l'équipe avec laquelle elle entretient une relation maternelle « les filles » et approbation des paroles du docteur H. « Mais oui! »

Colette, aide soignante, est dans la présence émotionnelle, « bizarre », « lugubre », « sentais de trop », « intrusive » et dans la quotidienneté du patient.

Toute relation s'inscrit dans le temps, avec un avant, un pendant et un après. Il y a le temps chronologique et le temps vécu, phénoménologique, fait d'instant ici et maintenant.

Le groupe de parole est l'occasion de partager un temps et un espace communs. Mais le temps des uns ne peut être celui des autres; c'est la raison pour laquelle le temps est quantifié, comme « neutralisé »; « se poser au moins une heure », ensemble. C'est un temps que l'on s'accorde pour un vécu collectif.

Le contexte spatial fait référence à la structuration de l'espace, au décor dans lequel se déroule l'échange. Toute communication contribue à positionner les acteurs les uns par rapport aux autres dans l'espace.

Comment la pièce du groupe de parole était-elle aménagée? Comment les différents intervenants s'installent-ils les uns vis-à-vis des autres? À quelle place était le chercheur? Rien n'est dit dans la transcription à ce sujet.

3. Contexte émotionnel : la primauté

Le contexte physique et sensoriel repose sur l'ensemble des éléments sensibles pour la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat, le toucher. L'émotion est la réaction de l'individu face à une influence interne ou externe (« je suis sortie...j'ai eu l'impression d'être de trop »).

Il s'agit du niveau « de la qualité des relations » avec les phénomènes d'affinité et de sympathie. Les diminutifs « Mo » et « Béa » laissent présager des relations de proximité entre les différents membres du groupe. À ce sujet, il aurait été intéressant de savoir pourquoi le docteur est désigné par l'appellatif « Docteur H. ».

Le contexte émotionnel s'inscrit aussi dans l'expressivité linguistique des interlocuteurs dont nous avons vu qu'elle était induite par le statut social, mais aussi par l'expérience vécue : c'est « le contexte expressif des identités » de Mucchielli (Coulon, 1987, p. 28). Ainsi le docteur a plus de distance, d'abord émotionnelle, mais aussi dans le discours, et probablement aussi dans sa proximité professionnelle, ce qui lui permet une « hauteur de vue ».

Cependant pour déterminer plus précisément la « qualité des relations » il nous manque le langage non verbal d'un enregistrement vidéo.

Ces trois types de contextes sont des déjà-là prenant chacun une pertinence particulière suivant le cadre de la recherche. Ils font partie des

éléments extralinguistiques (lieu, moment, espace) dans lesquels s'inscrit l'énonciation même dont ils sont les conditions de possibilité.

La prise en compte des contextes combinée à une analyse linguistique, caractéristiques de la pragmatique, permet d'affiner la description phénoménologique en considérant les énoncés en référence aux contextes propres au groupe de parole en question. La sémio-linguistique en est l'outil.

L'expérience collatérale

L'expérience collatérale est l'ensemble expérientiel de connaissances émotionnelles, factuelles, et culturelles d'un être vivant. Elle s'inscrit dans « l'historicité » de chaque individu en tant que sédimentation d'évènements biographiques influençant l'individu; Peirce dira d'elle qu'elle est le résultat cognitif de la vie passée. C'est un prérequis pour la saisie des relations de signification, car toute perception d'objet mobilise une certaine connaissance, un sens, un signe qui est « déjà là », à côté de l'objet; c'est la connaissance préalable *ad minima*.

En bref, il n'y a pas d'action pure qui ne puisse être saisie par leur observateur extérieur sans référence à ces catégories qu'implique l'expérience collatérale.

Cette historicité représente l'inscription de la temporalité dans l'expérience vécue du sujet en acte à l'aune des évènements de vie antérieurs, à l'aune du stock de connaissances stratifiées. Quand on regarde une photographie par exemple, le regard qui se pose sur les éléments qui la composent renvoient à l'expérience collatérale singulière de l'observateur extérieur en faisant signe pour lui (indexicalité) (Coulon, 1987), expérience qui n'est pas visible dans la photo, mais qui est à « côté » d'elle (collatérale). Selon Peirce, l'expérience collatérale n'est pas une représentation de la photographie, mais c'en est un autre « *mode d'être* » (Peirce, 1978, p. 126); il considère ce mode d'être comme celui de la secondéité car il est « confrontation », « réflexivité », « choc » d'une rencontre entre soi et le monde selon un mode action-réaction.

Il importe que tout observateur extérieur à l'objet, ici le texte, prenne conscience « de ce qui s'ajoute à son regard », des références propres qu'il mobilise, afin que la saisie de l'objet soit le plus possible proche de l'évidence indiscutable.

Les étapes de la démarche sémio-pragmatique à partir d'un extrait de verbatim

Texte court, extrait d'un enregistrement du groupe de parole de soignants en soins palliatifs dans une salle de réunion du service par le chercheur-observateur muet

- Mo : *Oui, on en revient à ces prises en charge où la famille est bien présente, et où on a finalement pas beaucoup à intervenir, et autant les laisser se préparer... comme ils l'entendent. C'est marrant parce que là où ça devrait être plus reposant pour nous, ça devient plus pesant!*
- Colette : *Mais là, par contre son fils est arrivé... Elle était consciente, et même si elle gardait les yeux fermés elle savait qui entrait et sortait... Elle lui a dit : « ah, je vais partir, je sais que tu n'es pas prêt mais il y a tes frères qui vont te soutenir ». Et moi j'étais encore là au pied du lit (...) Elle aurait pu attendre que je sois sortie! Surtout lui, il se retenait, se retenait et puis pof, il a éclaté. Je suis sortie, j'ai même pas demandé s'il voulait quelque chose, une chaise... Je suis sortie parce que j'avais l'impression d'être de trop. J'avais l'impression d'être intrusive à chaque fois que je rentrais dans la chambre.*
- Docteur H. : *C'est ça, en fait ce que j'entends c'est en relation avec ce que dit Mo. Finalement, à un moment donné, les gens sont capables de fonctionner sans nous. C'est-à-dire, ce qui se passe dans l'intimité des familles, on ne le sait pas. Comment ta chambre elle est rangée? Comment tu arranges les fleurs? Comment tu aimerais que les choses elles soient rangées dans telle ou telle circonstance? C'est de l'ordre de l'intimité, de l'intime, et on est pas au courant de ça! Finalement ce qui se passe, c'est qu'au bout d'un moment, ils se sentent tellement chez eux... Parce que les D., pour eux c'était extraordinaire la prise en charge ici, c'était fantastique. Ils ne tarissent pas d'éloge sur l'accompagnement qu'a eu leur maman. L'idée c'est qu'à un moment donné ils se sont sentis tellement chez eux, tellement dans leur intimité, que c'est nous qui nous sentons presque de trop. En tout cas ce qu'on peut dire c'est que Madame D, moi la dernière fois qu'elle m'a parlé elle m'a dit : « vraiment c'est extraordinaire cet endroit ». Et les deux fils, la dernière fois qu'ils m'ont parlé... Le petit, le matin du jour du décès de sa mère il m'a croisé, ça allait bien... Puis il me regarde, il m'accroche le bras, les larmes lui montent aux yeux... Puis il me regarde et il fait : « c'est formidable ici ». Il avait avec lui un petit papier où il y avait écrit : « il faut qu'il y ait de la joie ».*

Recherche des informations préalables : la situation de communication

Le chercheur en situation d'entretien doit fidèlement relever les informations contextuelles et textuelles, car c'est dans ce matériau vivant que s'inscrivent les expériences des acteurs (« pré-supposés pragmatiques » d'Apel (1991)). Pour une pertinence optimale, il doit obtenir des réponses précises aux questions préalables qui informent sur les contextualités de la situation de communication sous-jacente :

- *Qui parle à qui?* informant sur l'identité, le statut des différents interlocuteurs;
- *Où?* informant sur l'espace utilisé et sa configuration;
- *Quand?* informant sur les modalités temporelles de la rencontre;
- *Pourquoi?* informant sur le projet, la motivation des acteurs;
- *Comment?* informant sur les modalités de communication intersubjective à partir du Verbal et du non-verbal;
- *De quoi?* informant l'expérience phénoménale vécue par les différents acteurs.

Les différentes étapes : du recueil à l'analyse

Ensuite, le chercheur appréhendera le document dans une première **lecture dite flottante**. Il repèrera les idées fortes, à travers des redites, des prises de parole répétitives, par exemple. À ce stade il ne faudra pas se hâter de dégager trop vite du sens en thématissant, mais seulement de tenter « d'y voir ce qui saute aux yeux » (Depraz, 2006, p. 5).

Puis, viendra le moment de la **lecture focalisée**. Lors de cette étape, le chercheur procédera à un va et vient entre le texte et sa propre réflexion sous-tendue par son expérience collatérale. « Quelle relation entretenons-nous avec ce texte? » est bien la première question à se poser. Ensuite : « comment je négocie avec ma propre expérience collatérale, et comment entre-t-elle en résonance avec celle d'autrui inscrite dans le texte? ».

Puis, le chercheur découpera le texte **en unités de sens**, qui sont des séquences de texte délimitant chacune des fragments autonomes idéalement, et leur attribuera des thèmes. Il conviendra alors de réunir l'ensemble des **indices contextuels** recueillis préalablement.

Quant aux indices textuels, le chercheur veillera à repérer les **indices rhétoriques, grammaticaux, orthographiques et non-verbaux**. Cette confrontation de tous les types d'*indicateurs* qu'ils soient textuels ou contextuels est un moment réflexif de la construction du sens (« en train de se faire ») mettant en jeu un ensemble d'opérations mentales fait de processus

inférentiels à partir desquels émerge une catégorie de premier niveau. Ce travail minutieux de recherche d'indices signifiants diversifiés et leur combinatoire est une marque la phénoménologie pragmatique.

Ce qui donnera une succession d'étapes comme suit :

1. transcription des enregistrements mot à mot (*verbatim*);
2. prise en compte des différents éléments de contextualité préexistants;
3. lecture flottante de type intuitif;
4. lecture focalisée;
5. découpage des unités de sens et constitution des thèmes;
6. repérage des éléments signifiants textuels et contextuels et mise en lien pour une catégorie de premier niveau;
7. caractérisation des catégories obtenues à l'aide des catégories de Peirce;
8. restitution du sens à partir d'un ordonnancement logique dans un texte synthétique.

Analyse sémio-pragmatique d'un extrait de verbatim

Déroulement du processus de catégorisation : exemples des différentes opérations de l'analyse

Délimitation d'une unité de sens (US).

- Mo : *Oui, on en revient à ces prises en charge où la famille est bien présente, et où on a finalement pas beaucoup à intervenir, (US : la famille présente induit moins d'intervention de soignants)-et autant les laisser se préparer... comme ils l'entendent – (US : choix de la préparation à la mort) – C'est marrant parce que là où ça devrait être plus reposant pour nous, ça devient plus pesant! (US : ne pas intervenir pour des soignants est plus lourd que d'intervenir).*

Le découpage des unités de sens se fait dans la première étape du processus de catégorisation dans sa forme élémentaire. Une unité de sens peut délimiter un thème, de la même façon qu'un mot peut l'incarner. Cependant, la catégorie est toujours le résultat une mise en lien de plusieurs éléments signifiants. La catégorie va au-delà du thème (Paillé & Mucchielli, 2003) en ce sens qu'elle demande un travail de va et vient du chercheur dans une perspective de construction dynamique de sens et pas seulement la mise en étiquette ou de rubriquage à des fins de classement. L'analyste notera ces thèmes et/ou catégorie en train de se faire dans la marge du texte étudié.

Exemple de caractérisation sémiotique à partir de tous les indices textuels et contextuels. Suivant le sens que prend l'ensemble des signes mis en relation, on procédera à la caractérisation sémiotique de la catégorie obtenue. Dans le court texte ci-dessus on accolera le chiffre 1, 2, 3 à un mot ou une phrase suivant la classe de signe qu'il représente :

- « *Oui* » dénote un accord sur ce qui a été dit, un sens partagé (3) entre les interlocuteurs.
- « *On* » renforce l'idée d'une prise de parole renvoyant à un point de vue communautaire (3) du fait d'appartenir à une expression que l'on peut considérer comme « figée ».
- « *On en revient à* » : cette expression dénote une prise de distance par rapport au phénomène, un retour (puissance de la préfixation) réflexif, le temps d'une élaboration d'une règle (3).

L'ensemble de cette succession de trois dans une simple expression, éléments sémiotiques linguistiques et contextuels, renforce le fait de se trouver face à une catégorie orientant vers la tiercéité.

« *Ces prises en charge* »; le recul réflexif de l'expression « on en revient à » a permis de passer de « ces prises en charge » particulières (2) (avec le déictique (Bracops, 2010) *ces* qui est un rappel du cas particulier exposé plus haut) à une série de prises en charge identiques (valeur archétypale du cas particulier), typifiées contextuellement (3) (un contexte spatio-temporel d'une chambre de soins palliatifs, monde clos, dans lequel existent des interactions instituées liées aux positionnements individuellement prédéterminés, statuts, rôles, entre les soignants, le mourant et la famille).

« *Où* » répétition du pronom reprenant ce que Mo entend par « ces prises en charges ».

L'ensemble fait qu'ici, l'on assiste à un saut catégoriel au niveau de l'expérience qui passe de la particularité (2) à la généralité (3).

« *Finalemnt* » dénote une **synthèse de contenu** (3) mais ce « finalement » joue le rôle d'un « donc » qui permet de marquer la conclusion d'un raisonnement : « la famille est bien présente, et **donc** on n'a pas beaucoup à intervenir ». Nous ne sommes pas, ici, sur un contenu général mais sur un contenu fractionné. L'adverbe « finalement » dénotera une synthèse de contenu bien plus tard, avec le docteur H.

« *La famille est bien présente et on n'a pas beaucoup à intervenir et on les laisse se préparer... comme ils l'entendent* »; cette phrase s'organise selon un raisonnement déductif de type « si...alors » annonçant une **règle** - « lorsque(si) la famille est bien présente, (alors) on n'a pas beaucoup à

intervenir et on les laisse (les autres que les soignants) s'organiser à leur guise » (3); il s'en suit son corollaire pragmatique » (en tant qu'effets sensibles de la règle) au niveau du ressenti partagé (**sentir communautaire-3**).

« *C'est marrant parce que là où ça devrait être plus reposant pour nous, ça devient plus pesant!* ». Le double oxymore... L'utilisation en miroir de l'adverbe « plus » crée une vraie équivalence d'intensité, sans pour autant entraîner une vraie équivalence du ressenti (adjectifs antinomiques).

La liaison des éléments linguistiques et contextuels associés à ceux de l'expérience vécue renforcent l'idée que l'on se trouve devant une phrase qui prend un sens de règle générale (3) et qui va prendre de l'importance dans l'analyse et la restitution du sens, en incarnant, les **actions sous-jacentes** (2) et les **ressentis** qui s'en suivent (1).

Présentation des résultats. Dans le Tableau 1, nous écrivons les grandes catégories qui ont émergé du texte dans sa totalité. Nous ne mettons pas le détail de toute l'analyse comme nous l'avons fait pour la simple phrase, ce qui aurait alourdi notre présentation.

Les résultats seront présentés en 3 colonnes : qualités (1), faits (2), concepts (3).

Ordonnancement logique et restitution du sens. La restitution du sens se trouve dans la phrase ci-dessous, en commençant par le contexte, puis l'argument, les faits pour finir avec les émotions.

Dans ce contexte de fin de vie en institution, où la présence familiale est forte, l'appropriation intime de l'espace public (3) par le mourant conscient de sa mort et par sa famille(2), induit un double sentiment (1), d'exclusion, pour les soignants et de satisfaction, pour les familles.

Telle qu'elle est énoncée cette phrase a l'allure d'une proposition généralisante, théorisante, intégrant l'essentiel des significations du phénomène étudié. À ce titre, il conviendra de la comparer à d'autres pour lui donner une valeur de théorie générale.

Discussion

Intérêt

Peirce (2002) disait que le :

rôle de la phénoménologie est de dresser un catalogue des catégories et de démontrer qu'il est autosuffisant et pas du tout redondant de mettre au jour les caractéristiques de chaque

Tableau 1
Exemple de présentation des résultats
selon la théorie des catégories de Peirce

Qualités 1 (sentiments, ressentis, émotions)	Faits 2 (actions, interactions, expériences, confrontation)	Concepts 3 (principes, lois, théories)
Sentiment de Tristesse (<i>interjection « Ha »</i>)	Prise de conscience de : sa mort imminente	Appropriation intime de l'espace public (<i>valeur argumentative des</i>
Satisfaction de la famille	Aménagement de la chambre	<i>interrogations oratoires,</i> <i>amplifier, conviction)</i>
Sentiment d'exclusion des soignants (<i>emploi fautif de la</i> <i>négation)</i>	« je suis sortie » (<i>répétition)</i>	Paradoxe des soignants (<i>oxymore : reposant vs</i> <i>pesant)</i>

catégorie, et de montrer les relations qu'elles ont entre elles (p. 285).

Si l'on ne peut pas dire que ce soit véritablement le but de toute analyse qualitative qui reste l'accession à la signification d'un phénomène, la mise en catégorie est la pratique par excellence de l'analyste. Le travail de construits théoriques quels qu'ils soient, tentant de mieux cerner l'expérience humaine, trouve les *catégories* à leur origine dans un effort de généralisation.

La pratique de catégorisation que nous avons présenté ici dépasse la stricte analyse de contenu de type taxinomique; celle-ci identifiant des *thèmes*, pour l'attribution de la signification à partir d'une grille catégorielle préalablement construite. Elle a en commun avec les analyses relevant d'un processus de logique de découverte en émergence, cette opération de va et vient continu entre le matériau et la catégorie en train de se faire (la « comparaison constante » de la *grounded theory*) (Glaser & Strauss, 2010); il se passe exactement ce mouvement qu'a décrit Pascal « du tout aux parties » et « des parties au tout ». L'intégration de l'approche pragmatique dans sa dimension sémiotique prend en compte les indices textuels et contextuels que recèle le matériau et « les effets produits » par tous ces ingrédients du phénomène étudié venant se condenser dans la catégorie conceptuelle.

Ce travail d'interprétation/catégorisation conceptualisante est un travail minutieux d'assemblage qui dépasse la description pour procéder à une « interprétation raisonnée », ordonnée. À ce stade terminal de restitution du sens, le travail est autant la construction de la catégorie théorisante que sa vérification continue. L'opération est quasi simultanée. Si la théorisation ancrée, méthode d'analyse la plus proche de la nôtre, procède à une mise en relation empirique des catégories, la méthodologie que nous présentons introduit un moment formel de mise en ordre indispensable à la cohérence et à la validité des résultats. Dans la *grounded theory*, il n'est pas aisé de dégager un sens pertinent en faisant des liens entre la catégorie émergente, ses « propriétés » (Glaser & Strauss, 2010) avec chacune des dimensions différentes.

Dans la classification de Peirce, les notions de propriétés et de dimensions des catégories sont représentées par des classes de signes différentes (nous ne rentrerons pas dans le détail de toutes les classes de signes possibles).

Dans notre analyse, il ressort comme un principe que « dans un contexte de fin de vie en institution, lorsque la présence familiale est forte, il y a une appropriation de l'espace public par le mourant et sa famille » (catégorie de la tiercéité-3); c'est une proposition générale qui peut être prise comme une théorie, une loi. Ce principe englobe des activités réactionnelles intersubjectives (catégorie de la secondéité -2) à cette idée partagée par le mourant et la famille, comme « l'aménagement de l'espace... le décor » pour la famille et la « sortie de la chambre » de l'aide soignante qui peuvent-être assimilées à des propriétés du concept. Enfin, la propriété dégage une dimension affective (catégorie de la priméité -1) de la part de la famille, en terme de satisfaction, « vraiment c'est extraordinaire cet endroit » et des soignants, en terme d'exclusion, « c'est nous qui nous sentons de trop ». On voit bien que la restitution du sens se fait par un ordonnancement logique des catégories qui s'emboîtent les unes dans les autres à partir des relations de subordination qu'elles entretiennent entre elles, à la manière d'une poupée russe.

On peut retrouver ce résultat chez Plagnol (2004) qui avait montré que la souffrance trouvait sa source dans une défaillance d'un *espace fondateur* constituant la base de l'unification de l'espace subjectif et en principe organisé autour de la *Maison familiale*. Dans notre restitution du sens, c'est cet espace fondateur que le mourant et la famille ont réussi à co-construire dans une institution de fin de vie pour atténuer la souffrance de la situation critique. On remarquera que cette démarche de construction sociale de la réalité se retrouve

dans toutes les situations d'exclusion sociale (le mourant est en quelque sorte déjà exclu du monde social des vivants), dans lesquelles l'exclu tente de reconstruire un espace fondateur nucléaire.

Limites

Les limites de ce que nous avons proposé tiennent tout d'abord aux limites de la phénoménologie dans son effort de prise de conscience de l'expérience collatérale du sujet, permettant « le retour aux choses mêmes » accompagnant sa prétention à l'universalité.

L'étude des énoncés dans la dynamique du langage rapportée aux situations d'énonciation *hic et nunc*, à partir d'une démarche sémiopragmatique, dépasse cette difficulté d'une phénoménologie première de Husserl. Dans cette perspective, la sémiopragmatique de Peirce fondée sur sa théorie des signes et des catégories universelles apporte un enrichissement heuristique en même temps qu'une réponse logique à la problématique question de l'interprétation en sciences humaines et sociales. Lève-t-elle toutes les suspensions? On pourra discuter de cette tension dialectique entre une phénoménologie de l'évidence sensible (le commencement) et une sémiopragmatique fondée sur une grammaire des signes *a priori*, mais il faut penser ce dépassement comme un continuum fait de moments se développant dans une dynamique de l'esprit (la *semiose* de Peirce). Les sciences cognitives de leur côté analysent ces opérations mentales dynamiques.

Enfin, les limites de cette démarche sont celles de l'expérience propre du chercheur d'une pratique qui reste phénoménologique, c'est-à-dire, construite sur une capacité à *voir* ce dont il est question dans ce que l'on dit et ce que l'on lit (dans le texte), tout en discriminant ce qui est pertinent pour comprendre le phénomène étudié; ou encore en développant cette capacité réflexive du renvoi de l'expérience de l'autre sur son expérience propre pour en abstraire du sens dans un mouvement circulaire.

Ainsi, le résultat propositionnel de la recherche n'est plus une combinatoire empirique de l'ensemble des catégories obtenues, mais un compte rendu le plus fidèle possible de l'expérience vécue inscrite dans le matériau textuel par un processus d'ordonnement logique.

Conclusion

Dans cet article nous nous sommes intéressés à l'analyse de textes qu'ils soient recueillis après entretiens semi-directifs enregistrés ou comme dans notre exemple, directement enregistrés par un chercheur-observateur. À partir du *verbatim* d'un groupe de parole de soignants d'une unité de soins palliatifs dont le but est d'améliorer l'accompagnement des mourants en même temps que

gérer la souffrance des soignants, nous avons utilisé la méthode phénoménologique en la complétant par la sémio-pragmatique de Peirce. Si la phénoménologie et la pragmatique ont retenu notre attention, c'est que leur fondement épistémologique en font des carrefours disciplinaires d'une part, et que d'autre part, elles ont la prétention à davantage de scientificité dans la compréhension holistique des phénomènes humains. L'approche phénoménologique, dans le recueil des données les plus complètes possible avec sa démarche de mise entre parenthèse des présupposés, se présente comme la première étape de toute démarche scientifique. La pragmatique par ce qu'elle apporte de concret à l'application de la première en permettant un ordonnancement logique de toutes les données disponibles linguistiques et extralinguistiques. Cette alliance semble aujourd'hui admise en philosophie des sciences et devrait ouvrir une voie à la recherche qualitative pour valider ses résultats tout en gardant l'indispensable créativité nécessaire à l'émergence d'idées nouvelles.

Références

- Appel, K. O. (1991). Le problème de l'évidence phénoménologique. Dans J. Poulain (Éd.), *Critique de la raison phénoménologique. La transformation pragmatique* (pp. 37-66). Paris : Éditions du Cerf.
- Arino, M. (2007). *La subjectivité du chercheur en sciences humaines*. Paris : L'Harmattan.
- Bergman, M. (2009). *Peirce's philosophy of communication*. New York : Continuum Studies In American Philosophy.
- Bracops, M. (2010). *Introduction à la pragmatique. Les théories fondatrices* (2^e éd.). Bruxelles : De Boeck-Duculot.
- Coulon, A. (1987). *L'ethnométhodologie*. Paris : Presses universitaires de France.
- Depraz, N. (2006). *Comprendre la phénoménologie. Une pratique concrète*. Paris : Armand Colin.
- Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (2010). *La découverte de la théorisation ancrée. Stratégies pour la recherche qualitative*. Paris : Armand Colin.
- Husserl, E. (2003). *Idées directrices pour une phénoménologie*. Paris : Gallimard.
- Kuhn, T. S. (1983). *La structure des révolutions scientifiques*. Paris : Flammarion.
- Marty, R. (1990). *L'algèbre des signes*. Amsterdam : John Benjamins.

- Mucchielli, A. (2007). *Manuel de sémiotique situationnelle*. Paris : Édition JePublie.
- Paillé, P., & Mucchielli, A. (2003). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin.
- Peirce, C. S. (1978). *Écrits sur le signe*. Paris : Seuil.
- Peirce, C. S. (2002). *Pragmatisme et pragmaticisme. Œuvre I*. Paris : Édition du Cerf.
- Plagnol, A. (2004). *Espaces de représentation : théorie élémentaire et psychopathologie*. Paris : CNRS.
- Rogers, C. R. (2005). *Le développement de la personne*. Paris : Dunod.

Agnes Oude Engberink est Chef de Clinique de Médecine générale à la Faculté de médecine de Montpellier-Nîmes et enseignante au Département de médecine générale de cette faculté. Elle a passé un Master 2 recherche en Sciences de l'Éducation à Rouen (MERSE-Master Européen de Recherche en Science de l'Éducation). Le titre de son mémoire est : Des idées de Rousseau sur l'éducation à l'approche phénoménologique du patient éducatif. Impact d'un programme d'éducation thérapeutique sur le vécu du patient atteint de maladie chronique. Elle est chercheuse associée au Laboratoire Epsilon (EA4556-Dynamique des capacités humaines et des conduites en santé - Université de Montpellier). Elle travaille sur la recherche qualitative et en particulier les approches phénoménologiques et sémiopragmatiques, plus précisément sur l'exploration et l'analyse de l'expérience vécue dans les phénomènes de santé.

Martine Arino est docteure en Sciences de l'Information et de la Communication et en Sociologie, sous la direction du Professeur Robert Marty, UPVD-Perpignan. Le titre de sa thèse est : Approche sémiotique des logiques implicationnelles du chercheur en Sciences de l'Information et de la Communication. Membre du comité scientifique de la revue internationale *Esprit critique (Sociologie et de Sciences Sociales)*, membre de l'ASF (Association Française de Sociologie), elle est consultante en Sciences Sociales au sein d'un Institut de recherches. Ses domaines de recherche sont : la sociologie pragmatique, la sociologie de l'intervention sociale, la sociologie urbaine, la sociologie de la politique, la sociologie des rapports sociaux de sexe, la sémiotique, la méthodologie et l'épistémologie de l'enquête en Sciences Sociales. Elle travaille aujourd'hui, plus particulièrement, sur les méthodologies de recherche-action en matière d'intervention sociale et d'analyse socio-économique de demandes professionnelles sectorielles.

Brigitte Julia est docteure en Sciences de l'Information et de la Communication, spécialisée en Sémio-pragmatique, sous la direction du Professeur Robert Marty, UPVD-Perpignan. Le titre de sa thèse est : Phénoménologie et sémiotique de la publicité institutionnelle. Auteur d'ouvrages pédagogiques, elle est consultante en Sciences Sociales au sein d'un Institut de recherches. Ses domaines de recherche sont : la sémio-pragmatique (analyse-qualitative, notamment), la communication par le texte (oral / écrit) et par l'image, la phénoménologie peircienne. Elle travaille aujourd'hui à la conceptualisation en recherche-quali des données phénoménologiques individuelles.

Gérard Bourrel est professeur des Universités de Médecine générale à la faculté de Médecine de Montpellier-Nîmes, dont il est le directeur du Département de Médecine générale. Il est docteur en Sciences de l'information et Communication sous la direction des professeurs Alex Mucchielli et Robert Marty avec René Lourau, Jean Martin et Jacques Touchon comme membres du jury. Le titre de sa thèse est : La complexité en santé. Il a suivi pendant 4 ans les séminaires sur la sémiotique de Peirce (G Deledalle, R Marty, M Balat) à l'IRSCE à l'université de Perpignan. Il est membre du bureau du RIFREQ (Réseau international francophone de recherche qualitative) et chercheur au Laboratoire Epsilon (EA4556-Dynamique des capacités humaines et des conduites en santé-Université de Montpellier). Il travaille sur les méthodologies en recherche qualitative et en particulier celles qui développent une approche phénoménologique et sémiopragmatique des phénomènes de santé.